

**Patrice GUENIFFEY, *Bonaparte***

Paris, Gallimard, 2013

**Annie Jourdan**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13217>

DOI : 10.4000/ahrf.13217

ISSN : 1952-403X

**Éditeur :**

Armand Colin, Société des études robespierristes

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 210-212

ISBN : 978-2-908327-68-7

ISSN : 0003-4436

**Référence électronique**

Annie Jourdan, « Patrice GUENIFFEY, *Bonaparte* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 376 | avril-juin 2014, mis en ligne le 11 juillet 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13217> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13217>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Patrice GUENIFFEY, *Bonaparte*

Paris, Gallimard, 2013

Annie Jourdan

---

## RÉFÉRENCE

Patrice GUENIFFEY, *Bonaparte*. Paris, Gallimard, 2013, 860 p., ISBN 978-2-07-076914-8, 30 €.

- 1 L'interminable liste des biographies napoléoniennes s'allonge d'un titre et d'un fort gros volume. De la plume de Patrice Gueniffey, auteur bien connu de *La politique de la Terreur* (2000) et d'une nouvelle version du *Dix-Huit Brumaire. L'épilogue de la Révolution française* (2008), la biographie en question se concentre avant tout sur l'apprentissage du jeune Bonaparte et sur le moment précis où il comprend la force de sa volonté et l'ampleur de son génie. Patrice Gueniffey s'y donne pour tâche de comprendre comment un homme apprend un jour et « à jamais ce qu'il est » (Borges).
- 2 L'ouvrage est impressionnant par sa taille, par son érudition, et par son style, simple et dépouillé, mais convaincant, en raison des formules parfois percutantes qu'il propose. Contrairement au *Dix-Huit Brumaire*, où l'auteur esquivait les débats avec les thèses récentes et se basait sur des références avant tout classiques, cet ouvrage prend en compte les travaux contemporains et entre en discussion avec plusieurs d'entre eux. Les thèmes traités sont variés. S'y entremêlent les aspects strictement biographiques, la vie économique, politique, diplomatique de l'époque, sans oublier ceux qui touchent au culturel et au social. La nouveauté de l'approche ne provient pas de découvertes inédites dans les sources primaires. Seules la correspondance de Napoléon et la presse de l'époque ont été étudiées. C'est la confrontation des interprétations entre elles, qui permet à l'auteur d'énoncer celle qui lui paraît la plus vraisemblable, et de faire une mise au point qui lui est propre. En cela aussi, l'ouvrage est un dialogue avec ceux qui l'ont précédé.
- 3 La première partie du livre est sans doute une des plus intéressantes. Elle traite de la jeunesse du petit hobereau corse, de ses contacts avec un père peu estimé, de ses études en France, et surtout, de sa « francisation ». Car, au terme de ses études, Bonaparte est

devenu tout à fait français. La Corse n'est plus qu'un souvenir, un rêve, une utopie. Contre tous ceux qui veulent que la terre et le sang déterminent une vie par avance, Patrice Gueniffey montre clairement que l'éducation est en mesure de modifier celle-ci. Et si Bonaparte s'intéresse tant à l'histoire de la Corse, c'est justement parce qu'il en est séparé à jamais. Ce passage permet à l'auteur de revenir sur la révolution de Paoli, et de noter combien elle diffère des événements qui ont lieu en Amérique et en Europe dans les décennies qui suivent. Il aurait même pu s'interroger sur l'influence qu'ont pu avoir les réformes de Paoli tout au long de la carrière du jeune Bonaparte. Un généralissime à la tête d'un gouvernement « démocratique » qui est le seul à ne pas être élu, et qui propose et impose les lois... Cela rappelle un certain premier Consul. Mais n'anticipons pas.

- 4 Traiter de la jeunesse de Bonaparte, c'est évidemment traiter aussi de la Révolution. Tout biographe y est confronté : d'une part, c'est la Révolution qui procure à Bonaparte sa chance de se faire une place au soleil ; d'autre part, c'est parce qu'il partage les idéaux de la Révolution qu'il acquiert et accroît cette chance. C'est particulièrement visible en Italie. Sur ce passage et la politique bonapartiste en Italie, les spécialistes ne seront pas forcément d'accord, puisque l'auteur minimise l'ampleur du mouvement révolutionnaire et préfère souligner l'antécédence réformatrice des souverains autrichiens ou bien les effets durables de l'implantation de la France durant le Consulat et l'Empire. Le *Triennio* ne reçoit donc que peu d'attention. En revanche, le Directoire est mis sur la sellette, en ce qu'il perd peu à peu la direction des armées qui agissent comme bon leur semble. Le premier cas se manifeste en Italie, où Bonaparte « révolutionne » divers États contre le gré des directeurs parisiens. Nous sommes en 1796. En six mois, et par la grâce de ses victoires, le général « italique » devient le seul maître à bord. De là date aussi la prise de conscience de son génie et de sa force. C'est là encore qu'il acquiert le prestige qui va être le sien, et qu'il prouve à l'univers la diversité de ses talents : tant civils que militaires.
- 5 L'image qui ressort du Directoire est donc loin d'être positive. Vu par Bonaparte, il s'agirait d'une bande d'avocats dépourvus de charisme et d'ambition qu'il méprise, parce que, suggère Patrice Gueniffey, il était méprisable – en raison de sa faiblesse, de ses divisions et de sa versatilité. Sa seule force résiderait dans les victoires. On comprendra que le coup d'État manigancé par Bonaparte et Sieyès soit par avance motivé, non seulement parce que le Directoire aurait été discrédité en France et à l'étranger, mais aussi parce que le Grand Prêtre Sieyès s'y était volontairement plié et que l'opinion y aurait été favorable. Patrice Gueniffey insiste toutefois sur le souci de « légalité » qui entoure ce coup d'État et sur le désir de Bonaparte de se démarquer de ceux du Directoire par un appel à la modération. L'auteur réhabilite par ailleurs les députés des Cinq-Cents, qui n'auraient pas fui comme des lâches devant les troupes de Murat, mais quitté la salle en silence. Que l'un des chapitres soit intitulé « le dernier jour de la Révolution » peut toutefois surprendre. Bonaparte ne la poursuit-il pas sur bien des plans ? N'est-il pas justement le roi (ou mieux le prince) de la Révolution ? Cela suggère en tout cas un grand changement et un épisode clé de la vie de Napoléon Bonaparte : celui du Consulat.
- 6 Le danger de voir la Révolution tomber entre les mains d'un militaire avait depuis plus longtemps été envisagé : par Mirabeau d'abord, par Robespierre ensuite, et par bien d'autres encore. Bonaparte avait beau se dire « le plus civil des généraux », comment allait-il se comporter une fois au gouvernail de l'État ? Patrice Gueniffey décrit les

diverses étapes qui peu à peu éliminent l'abbé Sieyès et sa constitution de la scène principale. Bonaparte prend le devant de cette scène et impose un ordre républicain où ce n'est plus le législatif qui domine, mais l'exécutif. Les assemblées sont réduites au néant et ne sont plus que le fantôme d'elles-mêmes. La représentation nationale n'est plus qu'apparence. À l'anarchie, la terreur, la corruption qui auraient marqué les époques révolutionnaires, Bonaparte se flatte de substituer ordre et autorité. Mais il n'y parvient qu'en usant et mésusant des moyens mis en œuvre par ses prédécesseurs – notamment la Convention. À savoir par la répression, la terreur, et l'anéantissement de toute opposition. Sur ce point, du reste, Patrice Gueniffey, qui cite Howard Brown dans sa bibliographie, ne paraît pas avoir tiré tous les enseignements formulés par cet auteur. Il note, c'est vrai, quelques destitutions dans les départements – plus importantes à Paris où 70 % du personnel municipal est destitué –, des velléités répressives à l'endroit de trente-sept opposants notoires qu'il est contraint de rapporter devant le tollé qu'elles provoquent, mais il fait curieusement silence sur celles qui suivent. C'est ainsi qu'en l'an IX, pas moins de 1 400 à 1 500 personnes sont exécutées par des commissions militaires et des tribunaux d'exception ; et en l'an X, 900 à 1 000 personnes. Bonaparte échange la répression anarchique de l'an II contre une répression contrôlée d'en haut qui n'est pas moins arbitraire – ou qui l'est plus même puisqu'elle est contrôlée d'en haut. Les 104 Jacobins innocents, déportés en 1801, ne sont qu'une goutte d'eau dans la vague « d'assainissement » qui inonde le pays entre 1800 et 1802. De ce point de vue, Marx avait raison de comparer l'avènement de Bonaparte à la Terreur (p.537). Mais ce que ni Marx, ni Patrice Gueniffey (logique pour ce dernier, qui s'arrête ici en 1802) ne disent, c'est que la terreur consulaire ne s'arrête pas en 1802. En 1810-1811, entre 4 500 et 4 700 personnes végètent dans les seules prisons parisiennes (en 1793, il y en avait 1 500, et, au plus fort de la prétendue Terreur, quelque 7 000 – et encore parce que la justice était alors centralisée à Paris) ; 1 200 prêtres attendent à Civitavecchia la destination de leur déportation ; et combien d'autres encore qui seront incarcérés en Corse, au château d'If, au fort de Ham ou dans la forteresse de Fénestrelles, à la frontière du Piémont. Patrice Gueniffey relativise ces injustices en rappelant celles commises par le Directoire lors des trois coups d'État qui marquent son existence. Mais sont-elles compréhensibles de la part d'un gouvernement qui se dit fort et équitable ? Est-ce à ce prix que s'obtiennent ordre et autorité ?

- 7 L'auteur nous dit par ailleurs que Bonaparte ne croyait pas aux institutions mises en place par le Directoire (p. 277), mais quelques centaines de pages plus loin, il s'avère que le premier Consul poursuit, et surtout, parachève l'œuvre entreprise par les hommes qu'il a renversés. Stabilité financière, administration, codification, pacification. S'il y parvient, c'est non seulement grâce à son énergie, mais parce qu'il s'est acquis « le monopole de la décision » (p. 586). Il va plus loin certes, puisqu'il introduit le Concordat et la Légion d'honneur. Le chapitre sur le Concordat et sur ses causes est du reste particulièrement intéressant. Bonaparte l'a imposé à la fois à Rome et aux républicains français qui s'y opposaient. Et si, comme le suggère Gueniffey, Bonaparte est bel et bien un des plus brillants élèves de Machiavel, une telle politique trahit l'influence du penseur florentin. De fait, quiconque lira Patrice Gueniffey et le *Discours de Tite-Live* côte à côte sera frappé des affinités entre les actions du premier Consul et les bons conseils prodigués par Machiavel – que ce soit sur la religion, le rôle des apparences, la crainte ou la terreur, la nécessité de fonder des institutions nouvelles, la force des armes, etc.

- 8 Élève de Machiavel, Bonaparte est tout à la fois révolutionnaire et postrévolutionnaire, mais encore fils des Lumières, et proche des despotes éclairés – avant même la création de la monarchie consulaire de 1802. En lui fusionnent les contraires. Mais abondent également les contradictions. Il refuse le parlementarisme et préfère se fier à l'opinion publique. Mais comme toute voix discordante est muselée, il lui est impossible de savoir ce que pense cette fameuse opinion. De là le besoin d'avoir des correspondants qui lui communiquent franchement tout ce qui se fait et ce qui se dit (p. 580). Le chef autocrate se trouve en définitive pris à son propre piège. C'est là un sujet qui mériterait d'être étudié et qui trouvera sans doute place dans le volume suivant.
- 9 Cette brève synthèse sur un livre de plus de huit cents pages ne rend évidemment pas compte de la richesse des analyses – des batailles notamment que l'auteur aborde pour la première fois, des calculs stratégiques, des opérations diplomatiques, des manipulations politiques, et des hauts et des bas d'une vie privée mouvementée, inséparables d'une biographie digne de ce nom. Les chapitres sur l'Égypte, sur les idées de Bonaparte relatives à l'esclavage, sur les relations avec l'Angleterre et l'impossible pacification entre deux puissances rivales sont particulièrement passionnants. Gueniffey ne nie pas l'incroyable ambition qui s'empare d'un homme qui a découvert son génie, son autorité, son charisme, et qui ne partage pas les notions conventionnelles du bien et du mal. C'est là que resurgit Machiavel : la Virtù, pour lui comme pour Bonaparte, c'est « la tension du prince vers une fin politique moins morale qu'ordonnatrice ». Pour Machiavel, le prince en effet est hors normes et amoral. Le Premier Consul vu par Patrice Gueniffey répond plutôt bien à cette définition.